

Armand Dayot, né en 1851 à Paimpol, fut Inspecteur général des Beaux Arts. Dans une autobiographie, publiée en 1933, "Heureuse traversée" il évoque :

## LE NAUFRAGE DE LA RAFALE<sup>1</sup>

(~~Histoire d'Islande~~)

en

1000

La scène se passe là-bas, en Islande ; à 70 milles environ de la terre au large des îles Westmann, dans un décor de vagues furieuses, de vents déchaînés, de tourbillons de neige<sup>1</sup>.

Dans le tumulte des éléments, une frêle goëlette de Paimpol, montée par vingt-six hommes, *La Rafale*, capitaine Le Goff, est « en perdition ». Elle a mis à la cape. Le jour touche à sa fin.

Nuit rude, nuit de bataille.

Quand le pâle soleil se lève, *La Rafale* est rasée comme un ponton. Les mâts, le beaupré ont été arrachés par les vagues, les embarcations broyées, les bordages enfoncés. L'eau pénètre de toutes parts dans la malheureuse épave qui s'enfonce sensiblement malgré les efforts de l'équipage dont une moitié travaille, sans relâche, aux pompes, pendant que l'autre déleste la barque en jetant

1. Cette tragique histoire me fut racontée pendant une halte de chasse, dans une petite auberge de Plouezec, par un des humbles acteurs du drame.

par-dessus bord le sel et les morues si péniblement pêchées.

Pas un instant le moral des marins ne fléchit. Seul, le petit mousse pousse des cris d'épouvante en appelant sa mère. Mais le capitaine a bien vite fait de le rassurer en lui disant en riant qu'il n'y a pas de danger ; et le pauvre enfant se remet de nouveau au travail, courageux comme un homme.

Cependant la violence de la tempête augmente toujours...

Debout sur le pont, le capitaine pour ne pas être enlevé, s'accroche aux débris des mâts et des voiles.

Encore une heure, songe-t-il, et ce sera la fin de tout.

Jusqu'à la suprême seconde, il communiquera à ses hommes son invincible énergie et fera vivre en eux des espérances qu'il n'a plus.

Et seul sur le pont dévasté, aveuglé par la neige, secoué par le vent, s'accrochant désespérément à l'épave, il regarde venir la mort.

Mais voilà que brusquement, à quelques encablures, surgit dans le brouillard neigeux la silhouette d'une goëlette qui bondit sur les vagues et cherche visiblement, dans les plus périlleuses bordées, à s'approcher de *La Rafale*.

Est-ce le salut ?

Le Goff a reconnu *La Sainte-Anne*, elle aussi du port de Paimpol. Le capitaine François Floury, un de ses vieux amis, la commande.

A travers le tumulte des flots et des vents, il jette un appel désespéré auquel répondent ses hommes en se ruant sur le pont.

Ils sont tous là, les malheureux, accrochés aux débris, les yeux ardemment fixés sur la fine goëlette qui s'approche toujours, sous la direction d'un incomparable manœuvrier.

Les hommes peuvent se voir. Ils s'interpellent. Les appels déchirants se mêlent aux cris d'espoir, les bras se tendent.

Cependant le capitaine Floury a rassemblé son équipage et voici ses paroles : « Mes amis, *La Rafale* est en train de couler. Tous nos camarades sont f... si nous ne leur portons immédiatement secours. Il y a grand danger, j'aime mieux vous le dire, mais nous ne pouvons laisser mourir nos frères. Allons ! vite ; le grand canot à la mer et cinq hommes à bord, les meilleurs rameurs ! »

Personne ne bouge.

Ces hommes, qui n'ont jamais connu la peur, hésitent. A cette heure mortelle ont-ils eu la rapide vision d'un village lointain, de ce cher petit Pors-Even, perché au soleil à l'entrée de la baie de Paimpol, où leurs vieilles mères, leurs femmes, leurs enfants iront bientôt, la main en visière, les attendre sur les hautes falaises, près de la croix des veuves, à l'époque du retour ?...

— Le grand canot à la mer, tonnerre de Dieu ! hurle Floury dont la voix domine la tempête. Donnez-moi deux avirons, je pars seul. Adieu !

Mais l'équipage s'est vite ressaisi, et pendant que Floury est retenu de force par ses hommes, cinq marins se laissent glisser dans la fragile embarcation et poussent au large.

Voici leurs noms :

Toussaint Caous, premier lieutenant, 41 ans, huit enfants ; Henri Caous, marin pêcheur, 24 ans, célibataire ; Jean Bré, marin pêcheur, 29 ans, trois enfants ; Joseph Le Roy, marin pêcheur, 30 ans, trois enfants ; François Etesse, marin pêcheur, 27 ans, un enfant.

Des deux navires, quarante-huit hommes, le cœur serré, suivent du regard la frêle embarcation qui tantôt disparaît dans des profondeurs de vallée, tantôt semble voler sur les crêtes des vagues.

Enfin, au prix de mille périls, le petit canot réussit à accoster la coque secouée par *La Rafale*.

Avec un admirable sang-froid, le capitaine Le Goff fait embarquer le petit mousse, le novice et les pères de famille. Puis après une poignante étreinte et la promesse de revenir bien vite, les sauveteurs s'éloignent.

Et ils revinrent, les braves gens. Ils firent trois fois le trajet au péril de leur vie, refusant pour hâter le sauvetage de se faire remplacer.

Le capitaine Le Goff s'embarqua le dernier, après avoir les yeux pleins de larmes, mis le feu à son navire, évitant que les débris ne devinssent des épaves dangereuses pour les... autres,

---

---

LE NAUFRAGE DE « LA RAFALE » 161

---

Les deux équipages sont enfin réunis à bord de *La Sainte-Anne*.

Le capitaine Flourey étreignant dans ses bras le capitaine Le Goff, dit simplement : « Eh bien, mon vieux, nous voilà quitte. Tu m'as sauvé l'an dernier quand j'ai perdu *La Fleur d'Ajonc*. Chacun son tour. »